**Mode modeste : entre éthique et esthétique**

**(ouvrage dirigé par Alberto F. Ambrosio & Nathalie Roelens)**

Table

1. **Pudeur et impudeur**

Jérôme Alexandre, Tertullien : aux sources de la pudeur chrétienne

Nicole Pellegrin, Folie ou Sagesse ? Un survol des modes monastiques féminines

(XVIIe-XIXe siècles)

Alberto Ambrosio, La mode modeste dans les années ‘20

1. **Les avatars de la mode modeste**

Marjorie Meiss, Dévotion, mode et modestie aux XVIe et XVIIe siècles

Anne Monjaret, La symbolique du chapeau au féminin. L’art et la manière d’afficher une bonne moralité

Hélène Barthelmebs, Vêtements rituels et féminisme dans la littérature des XXe et XXIe siècles.

Le vêtement fait-il la religieuse ?

1. **Élégance et sobriété**

Nathalie Roelens, De la nudité au dénuement

Thomas Vercruysse, La futilité de la robe en question : exercice d’ego-critique

Alexis Vandeweerd, Pas de deux pour corps et vêtement, *op.1*

**Annexe : La robe sur scène**

*Revêtir l’invisible, pas de deux avec robe* (Cie Eddi van Tsui)

*Choisis ta peau* : fable d’Élodie Brochier

INTRODUCTION

La « mode modeste », renouant avec une morale vestimentaire instituée par les trois monothéismes, se traduit de nos jours par un double habitus : d’une part, adopter un style de vie réservé et, de l’autre, réorienter l’industrie vestimentaire vers des pratiques plus éthiques. Où situer en effet la mode modeste sur l’arc qui va de la confection à la mise sur le marché et aux pratiques vestimentaires ? Comment allier la modestie et l’ostentation qu’impose la mode ? Le rapport entre le corps propre et le vêtement comme matière, la dialectique entre l’être intime et le paraître social, la négociation entre une subjectivité et une norme imposée, ou encore, la double contrainte du vouloir se cacher (inhibition) tout en portant la bannière (exhibition) de son appartenance à un style de vie pudique, sont des enjeux qui sous-tendent cet ouvrage. Soucieux d’embrasser des questions éthiques et esthétiques, les auteurs que celui-ci rassemble ont mis un soin particulier à scruter les époques tantôt coercitives tantôt permissives en matière de morale. La richesse sémantique du vocable « modestie » lance toutefois des défis supplémentaires. Dans quelle mesure les comportements « vertueux » prônés par une mode moins polluante font-ils écho à la « vertu » comme exigence de pudicité ? Pudeur morale et pudeur environnementale sont-elles conciliables avec le faste de la mode, son système consumériste ? Comment faire rimer la mode comme fille de la caducité avec le durable, le responsable ? Le mode modeste n’est d’ailleurs pas une simple question sémantique mais un défi épistémologique posé à la fois aux fashion studies et aux sciences religieuses. Dans la pensée chrétienne, la modestie traduit le terme grec « *epikeia* » dont le sens théologique implique avec l’idée d’équité celle de retenue de Dieu. Celui-ci, en effet, se retient d’appliquer la justice afin d’être miséricordieux, et il le fait étant équitable, autrement dit étant dans une forme de « retenue », qui est une modestie. Cette même retenue est donc une modestie divine, théologique. On comprend alors l’immense portée de la modestie qui plonge au cœur de la théologie chrétienne, en particulier, et qui confère des fondements décidemment métaphysiques à l’idée, morale, de modestie. Le pan comportemental, moral, de la modestie n’en serait alors que le pendant dogmatique.

Si la pudicité, dans le champ chrétien, remonte à Tertullien dont l’exhortation à la chasteté ne porte pas sur la chair réputée vile, dépravée, dans la mesure où la pudeur naturelle des corps ne déroge jamais à la loi de la nature qui détermine son esthétique de simplicité (dont le manteau serait l’emblème), les règles vestimentaires sont là avant tout pour prévenir contre l’idolâtrie, l’intention concupiscente (Alexandre). Quelques siècles plus tard, à l’aube de l’époque moderne, les pratiques hors-monde et hors-mode des habits monacaux se font le reflet d’une société chrétienne prude et la prise d’habit signe cette soumission à une mode sartoriale et à un mode de vie. Parler de *modest fashion* avant la lettre au sujet de ces costumes et coutumes, vêtures rempart et étendard, humbles mais souvent très sophistiquées et encombrantes, n’est pas déplacé. Beaucoup de créativité sera dès lors requise pour ruser avec les prescriptions (Pellegrin). L’on retrouve la pudicité dans les années ’20 avec le rappel à l’ordre vestimentaire et les sursauts moralisants déployés par la croisade chrétienne pour la modestie qui cible les styles indécents susceptibles d’émanciper la femme, entre autres la mode « garçonne » (Ambrosio).

Les traités de morale vestimentaire, avec leurs prescriptions et remontrances contre la vanité et la dissolution ont donné lieu à des querelles, car comment concilier droiture morale et élégance ? Ce sont surtout les « diableries » des toilettes débraillées portées par la femme qui assiste à la messe qui se voient stigmatisées. Certaines controverses brandirent l’indifférence aux questions matérielles pour justifier le suivi libéral des modes ; d’autres débouchèrent sur une conciliation entre suivi minimal de la mode et dévotion (Meiss). Investis de toute une sémiologie, les couvre-chefs ont davantage servi de codage social (le chapeau bourgeois, le fichu populaire) que d’accessoire vestimentaire et ont engendré des expressions telles que « coiffer sainte Catherine » qui renvoie à un rituel hautement symbolique (Montjaret). Que l’uniforme soit le signe d’une identité collective dans laquelle l’individu se dissout, on le voit dans les tenues religieuses ou ancillaires dont les conventions tacites marquent encore les esprits car certains mouvements féministes reprennent par exemple le costume des servantes (capes écarlates) comme signe de ralliement à leur cause, exhibant et réhabilitant la tenue qui invisibilisait celles qui les endossaient, assignées à un rôle subalterne de procréatrices (Barthelmebs).

La robe élégante ne s’avère ni vaine ni frivole mais futile dans ce sens qu’elle se répand et se perd dans un « don », l’oblation non utilitariste d’une élégance prodiguée qui occasionne en retour la grâce et s’inscrit dans une philosophie de la manifestation de soi comme élévation, accomplissement et dévouement (Vercruysse). La grâce rime avec aisance lorsque le dénuement n’est pas envisagé comme frugalité punitive mais comme « geste de dévêture », un reconditionnement de nos habitudes permettant *d’habiller de modestie* un corps rendu à nouveau disponible, déshabillé de tout préjugés, geste responsable, imputable à l’usager dans sa pratique singulière et non confisquée par une industrie qui n’a de « vertueuse » que le nom (Roelens). La danse permet également de repenser notre rapport au vêtement et à la nudité, car elle « désobscénise » le corps au gré d’un pas de deux consentant entre partenaires humains et textiles, entre un chercheur et une chorégraphie, en l’occurrence la pièce « Revêtir l’invisible » de la Cie Eddi Van Tsui (Vandeweerd).

La danse, les performances, l’iconographie, voire la fable ont le mérite de conférer une unicité aux vêtements, une valeur qui excède la dichotomie entre valeur d’usage et valeur marchande. De peau et de robe il est question en effet dans « Choisis ta peau » (Brochier / Max) qui au rebours du conte d’Andersen Les habits neufs de l’empereur, où la nudité était victime malgré elle d’une machination couturière, met en scène une renarde, tout droit sortie de la tapisserie La dame à la licorne, qui enfile en toute impunité une robe qui ne lui appartient pas, jusqu’à ce que celle-ci se rebiffe. C’est cette unicité, cette valeur, qui peuvent débarrasser la mode modeste de sa réputation de haillon informe. La saisie d’un morceau de tissu comme objet de valeur peut nous servir d’enseignement sur une mode humble et distinguée (elle se distingue par sa pratique singulière, fût-ce dans le cas d’un uniforme). L’esthétique de l’objet vient ainsi étayer l’éthique des pratiques relevant d’une sobriété consentie. La haute couture (le cousu main) redevient laboratoire non pas du prêt-à-porter mais d’opportunités innovantes écoresponsables et ces gestes de retour à l’essentiel font réfléchir aux abus, entre autres de la *trash fashion* (les scories d’une industrie vestimentaire sans scrupules).

Fruit de deux ans de séminaires de recherche et de collaboration entre le Collège des Bernardins et la Luxembourg School of Religion & Society, ayant associé aussi l’Université du Luxembourg, le présent recueil montre à quel point sont d’actualité le sens de modestie, sa portée morale et sa profondeur métaphysique. Si la philosophie contemporaine privilégie la réflexion sur l’intime (*Les penseurs de l’intime* est le titre d’un livre publié aux éditions de l’Aube), il ne faudrait pas oublier ou écarter l’intime et la conscience qui s’expriment avant la modernité par le sens de la modestie. Ainsi l’acception qui est la nôtre du terme « modestie » ne doit-elle pas occulter celle qui incite de tous temps à des comportements vestimentaires respectueux tant de l’individu que de l’environnement. Si cet ouvrage a un mérite, c’est bien de proposer des alternatives étayées par une réflexion de fond sur la sobriété, et surtout, de découpler les nouvelles vertus (sobriété, humilité, équité, simplicité, mais aussi aisance et confort) de l’usage métaphorique galvaudé « industrie vertueuse » calqué sur « cercle vertueux ». La rédemption viendra d’une revitalisation de la mode purgée de ses pratiques déloyales de sorte que l’« équitable » serait peut-être le chaînon manquant entre pudeur vestimentaire et humilité environnementale, respect des ressources naturelles menacées. On le voit, la mode humble et « verte » n’a pas dit son dernier mot !

Nathalie Roelens et Alberto F. Ambrosio